10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 1er Juin 1868. -- N° 8.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 80.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE

DOCTRINE

—

Réincarnation.

L'âme, après la mort, redevient Esprit, c'est-à-dire qu'elle rentre dans le monde des Esprits qu'elle avait quitté momentanément. L'âme ne perd jamais son individualité qu'elle constate à l'aide d'un fluide qui lui est propre, qu'elle puise dans l'atmosphère de sa planète, et qui représente l'apparence de sa dernière incarnation : son *périsprit*.

L'âme n'emporte d'ici-bas que le souvenir et le désir d'aller dans un monde meilleur. Ce souvenir est plein de douceur ou d'amertume, selon l'emploi qu'elle a fait de la vie. Plus elle est pure, mieux elle comprend la futilité de ce qu'elle laisse sur la terre.

Ceux qui pènsent qu'à la mort l'âme rentre dans le tout universel sont dans l'erreur, s'ils entendent par là que, semblable à une goutte d'eau qui tombe dans l'Océan, elle y perd son individualité; ils sont dans le vrai s'ils entendent par le *tout universel* l'ensemble des êtres incorporels dont chaque âme ou Esprit est un élément ? Est-ce que les Esprits ne forment pas tout un monde. Lorsque vous êtes dans une assemblée, ne conservez-vous pas votre individualité tout en faisant partie intégrante de cette assemblée ?

L'individualité de l'âme nous était enseignée en théorie par les anciens dogmes comme un article de foi; le spiritisme la rend patente, et, en quelque sorte matérielle.

Mais, dira-t-on : quelle preuve avons-nous de l'individualité de l'âme après la mort ? — A quoi nous répondrons : Cette preuve se trouve dans les communications obtenues et qui s'obtiennent encore chaque jour. Si vous n'êtes pas aveugles vous verrez, et si vous n'êtes pas sourds vous entendrez ; car, bien souvent, une voix vous parle qui vous révèle l'existence d'un être en dehors de vous.

Dieu, dans sa bonté et sa justice, a créé l'Esprit libre et susceptible du progrès. Il peut donc faire le mal, mais aussi l'expier, s'améliorer et rentrer dans la voie du bien qui doit tôt ou tard lui imposer son utile loi. L'Esprit, pour progresser jusqu'à devenir Esprit pur (et nous devons tous y arriver), ne pouvait le faire dans un laps de temps aussi limité que celui que nous voyons s'écouler pendant ce que nous appelons *la vie* terrestre. Le mot vie éternelle doit donc s'entendre de la vie de l'Esprit et non de celle du corps. C'est, en effet, l'Esprit qui est immortel et qui, dans le but de s'améliorer, et enfin de se perfectionner, subit les réincarnations successives, en s'appropriant de nouveaux corps, comme ce dernier dans cette vie s'approprie tour à tour de nouveaux vêtements. A chaque incarnation, l'Esprit fait un pas dans la voie du progrès ; quand il s'est dépouillé de toutes ses impuretés, il n'a plus besoin des épreuves corporelles. Le progrès étant infini, le nombre de ces incarnations doit être illimité pour tous, et restreint, suivant la bonne volonté de chaque Esprit qui, travaillant avec ardeur, ou marchant avec insouciance, progresse plus ou moins, et par là, s'épargne ou se nécescite des épreuves jusqu'à ce que cet Esprit devienne bienheureux ou pur Esprit.

Tous les Esprits tendent à la perfection, et Dieu leur en fournit les moyens par les épreuves de la vie corporelle ; mais, dans sa justice, il leur réserve d'accomplir, dans de nouvelles existences, *ce qu'ils n'ont pu faire ou achever dans une première incarnation.*

Il ne serait ni selon l'équité, ni selon la bonté de Dieu, de frapper à jamais ceux qui ont pu rencontrer des obstacles à leur amélioration, en dehors de leur volonté, et dans le milieu même où ils se trouvent placés, si le sort de l'homme était irrévocablement fixé après la mort, Dieu n'aurait point pesé les actions de tous dans la même balance, et ne les aurait point traités avec impartialité.

La doctrine de la réincarnation, c'est-à-dire celle qui consiste à admettre pour l'homme plusieurs existences successives, est la seule qui réponde à l'idée que nous nous faisons de la justice de Dieu à l'égard des hommes placés dans une condition morale inférieure, la seule qui puisse nous expliquer l'avenir et asseoir nos espérances, puisqu'elle nous offre le moyen de racheter nos erreurs par de nouvelles épreuves. La raison nous l'indique, et les Esprits nous l'enseignent.

L'homme qui a la conscience de son infériorité puise dans la doctrine de la réincarnation une pensée consolante. S'il croit à la justice de Dieu, il ne peut espérer être pour l'éternité l'égal de ceux qui ont mieux fait que lui. La pensée que cette infériorité ne le déshérite pas à tout jamais du bien suprême, et qu'il pourra le conquérir par de nouveaux efforts le soutient et ranime son courage. Quel est celui qui, au terme de sa carrière, ne regrette pas d'avoir acquis trop tard une expérience dont il ne peut plus profiter. Cette expérience tardive n'est point perdue ; il la mettra à profit dans une nouvelle vie.

Résurrection et réincarnation.

La réincarnation faisait partie des dogmes juifs sous le nom de résurrection ; seuls, les Saducéens, qui pensaient que tout finit à la mort, n'y croyaient pas. Les idées des Juifs sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, n'étaient pas clairement définies, parce qu'ils n'avaient que des notions vagues et incomplètes sur l'âme et sa liaison avec le corps. Ils croyaient qu'un homme qui avait vécu pouvait revivre, sans se rendre un compte précis de la manière dont la chose pouvait avoir lieu ; ils désignaient par le mot *résurrection* ce que le spiritisme appelle plus judicieusement *réincarnation*. En effet, la *résurrection* suppose le retour à la vie du corps qui est mort, ce que la science démontre être matériellement impossible, surtout quand les éléments de ce corps sont depuis longtemps dispersés ou absorbés. La *réincarnation* est le retour de l'âme ou Esprit à la vie corporelle, mais dans un autre corps nouvellement formé pour lui, et qui n'a rien de commun avec l'ancien : le mot *résurrection* pouvait donc s'appliquer à Lazare, mais non à Elie, ni aux autres prophètes :

1° « Jésus étant venu aux environs de Césarée-de-Philippe, interrogea ses disciples et leur dit : Que disent les hommes touchant le Fils de l'Homme ? Que disent-ils que je suis ? — Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres Elie, les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. — Jésus leur dit : Et vous autres, qui dites-vous que je suis ? — Simon-Pierre prenant la parole lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. — Jésus lui répondit : Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les Cieux. » (Saint Mathieu, chapitre XVI. v. de 13 à 17 ; Saint Marc, chap. VIII, v. de 27 à 30.)

Si le Christ avait remarqué, comme une erreur, l'idée de la réincarnation de l'âme ou Esprit des prophètes dans de nouveaux corps, il n'eût pas manqué d'enseigner à ses apôtres la vérité qui devait nier leur assertion, mais il se contente de leur demander : Et vous, qui croyez-vous que je suis ?

Dans un autre passage de l'Evangile, Jésus, non-seulement ne permet aucun doute sur l'idée de la réincarnation, mais il la sanctionne :

« Après la Transfiguration, les disciples interrogèrent Jésus et lui dirent : Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie revienne auparavant ? — Mais Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit revenir et rétablir toutes choses, mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, mais ils l'ont traité comme il leur a plu. C'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'Homme. » — Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé. (Saint Mathieu, chap. VIII, v. de 10 à 13 ; Saint Marc, chap. IX, v. 10, 11 et 12.)

Si le principe de la réincarnation exprimé ci-dessus pouvait, à la rigueur, être interprété dans un sens purement mystique, il ne saurait en être de même dans ce passage de Saint Mathieu, où nul ne verrait ni figure, ni allégorie, mais bien une affirmation positive.

« Or, depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui l'emportent ; car, jusqu'à Jean, tous les prophètes, aussi bien que la loi, ont prophétisé, et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, *c'est lui-*

même qui est Elie qui doit venir. — Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. » (Saint Mathieu, ch. XI, v. de 12 à 15.)

On trouve, dans les plaintes de Job, les preuves de la croyance des Juifs à la réincarnation. Bon nombre de philosophes anciens et modernes ont écrit à ce sujet et dans le même sens. Nous ferons de cette analyse le sujet de notre prochain entretien.

(*La suite au prochain numéro.*)

SENSATION DE L'ESPRIT APRÈS LA MORT CORPORELLE

Nous allons essayer de résumer en quelques lignes l'ensemble du tableau de la vie spirite.

Prenons d'abord l'âme à sa sortie de ce monde et voyons ce qui se passe dans cette transmigration. Les forces vitales s'éteignant, l'Esprit se dégage du corps au moment où cesse la vie organique; mais la séparation n'est pas brusque et instantanée. Elle commence quelquefois avant la cessation complète de la vie : elle n'est pas toujours complète au moment de la mort. Nous savons qu'entre l'Esprit et le corps il y a un lien semi-matériel qui constitue une première enveloppe; c'est ce lien qui n'est pas brisé subitement, et tant qu'il subsiste, l'Esprit est dans un état de trouble qu'on peut comparer à celui qui accompagne le réveil; souvent même il doute de sa mort; il sent qu'il existe, il se voit et ne comprend pas qu'il puisse vivre sans son corps, dont il se voit séparé. Les liens qui l'unissent encore à la matière le rendent même accessible à certaines sensations, qu'il prend pour des sensations physiques; ce n'est que lorsqu'il est complètemens libre, que l'Esprit se reconnaît; jusque-là il ne se rend pas compte de sa situation. La durée de cet état de trouble, ainsi que nous l'avons dit en d'autres occasions, est très-variable; elle peut être de plusieurs heures comme de plusieurs mois; mais il est rare qu'au bout de quelques jours l'Esprit ne se reconnaisse pas plus ou moins bien. Cependant, comme tout est étrange et inconnu pour lui, il lui faut un certain temps pour se familiariser avec sa nouvelle manière de percevoir les choses.

L'instant où l'un d'eux voit cesser son esclavage par la rupture des liens qui le rattachent au corps, est un instant solennel; à sa rentrée dans le monde des Esprits, il est accueilli par ses amis, qui viennent le recevoir comme au retour d'un pénible voyage; si la traversée a été heureuse, c'est-à-dire si le temps d'exil a été employé d'une manière profitable pour lui et l'élève dans la hiérarchie du monde des Esprits, ils le félicitent. Là, il retrouve ceux qu'il a connus, se mêle à ceux qui l'aiment et sympathisent avec lui, et alors commence véritablement pour lui sa nouvelle existence.

On se demandera, sans doute, comment il peut en être ainsi s'il a déjà eu d'autres existences corporelles. Ces existences ont été séparées par des intervalles pendant lesquels il habitait le monde des Esprits : ce monde ne doit donc pas lui être inconnu, puisqu'il ne le voit pas pour la première fois.

Plusieurs causes contribuent à rendre ces perceptions nouvelles pour lui, quoiqu'il les ait déjà éprouvées. La mort, avons-nous dit, est toujours suivie d'un instant de trouble, mais qui peut être de courte durée. Dans cet état, ses idées sont toujours vagues et confuses, la vie corporelle se confond en quelque sorte avec la vie spirite, il ne peut encore les séparer dans sa pensée. Ce premier trouble dissipé, les idées s'élucident peu à peu et avec elles le souvenir du passé, qui ne lui revient que graduellement à la mémoire, car jamais cette mémoire ne fait en lui une brusque irruption. Ce n'est que lorsqu'il est tout à fait dématérialisé que le passé se déroule devant lui, comme une perspective sortant d'un brouillard. Alors seulement il se rappelle tous les actes de sa dernière existence, puis ses existences antérieures et ses divers passages dans le monde des Esprits.

On conçoit donc, d'après cela, que pendant un certain temps ce monde doit lui paraître nouveau jusqu'à ce qu'il s'y soit complètement reconnu, et que le souvenir des sensations qu'il y a éprouvées lui soit revenu d'une manière précise. Mais à cette cause, il faut en ajouter une autre non moins prépondérante.

L'état de l'Esprit, comme Esprit, varie extraordinairement en raison du degré de son élévation et de sa pureté. A mesure qu'il s'élève et s'épure, ses perceptions et ses sensations sont moins grossières, elles acquèrent plus de finesse, de subtilité, de délicatesse; il voit, sent et comprend des choses qu'il ne pouvait ni voir, ni sentir, ni comprendre dans une condition inférieure. Or, chaque existence corporelle étant pour lui une occasion de progrès, l'amène dans un milieu nouveau pour lui, parce qu'il se trouve, s'il a progressé, parmi des Esprits d'un autre ordre, dont toutes les pensées et toutes les habitudes sont différentes. Ajoutons à cela que cette épuration lui permet de pénétrer, toujours comme Esprit, dans des mondes inaccessibles aux Esprits inférieurs, comme chez nous les salons du grand monde sont interdits aux gens mal élevés. Moins il est éclairé, plus l'horizon est borné pour lui; à mesure qu'il s'élève et s'épure, cet horizon grandit, et avec lui le cercle de ses idées et de ses perceptions La comparaison suivante peut nous le faire comprendre : Supposons un paysan brut et ignorant venant à Paris pour la première fois. Connaîtra-t-il et comprendra-t-il le Paris du monde élégant et du monde savant? Non, car il n'y fréquentera que les gens de sa classe et les quartiers qu'ils habitent. Mais que, dans l'intervalle d'un second voyage, ce paysan se soit débrouillé, qu'il ait acquis de l'instruction et des manières polies, ses habitudes et ses relations seront tout autres; alors il verra un monde nouveau pour lui, qui ne ressemblera plus à son Paris d'autrefois. Il en est de même des Esprits; mais tous n'éprouvent pas cette incertitude au même degré. A mesure qu'ils progressent leurs idées se développent, la mémoire est plus prompte; ils sont familiarisés d'avance avec leur nouvelle situation, leur retour parmi les autres Esprits n'a plus rien qui les étonne, ils se retrouvent dans leur milieu normal, et le premier moment de trouble passé, ils se reconnaissent presque immédiatement.

FAITS DIVERS.

—

Jean-Baptiste VIANNAY, curé d'Ars.

Sa médiumnité voyante.

Jean-Baptiste Viannay, curé de la paroisse d'Ars en Bugey, était certainement médium voyant; tout le prouve jusqu'à l'évidence, il voyait à distance; ce qui explique les révélations spontannées qu'il faisait si souvent aux personnes qui l'approchaient. Ces révélations semblaient venir de lui; mais il n'était réellement que l'interprète des Esprits bienveillants dont il était toujours entouré. De là vient qu'il donnait aux uns des conseils de morale, ou leur prédisait l'avenir; aux autres, il disait quelques paroles banales et insignifiantes, selon qu'il était attiré vers elles, ou en était éloigné par l'attraction ou la répulsion instinctive.

Madame B.... et sa fille s'étaient rendues à Ars pour s'entretenir avec ce vénérable prêtre; elles y étaient déjà depuis plusieurs jours sans avoir pu l'aborder, tant étaient nombreux les visiteurs qui, venus à Ars dans le même but, attendaient leur tour. Elles étaient un jour dans l'église, perdues dans la foule qui l'encombrait, lorsque le curé Viannay, qui n'était certainement pas prévenu de la présence de ces dames, dans son église, et qui ignorait même qu'elle fussent à Ars, sortit subitement de son confessionnal, traversa rapidement la foule et les aborda, disant à madame B...

— Madame, vous voulez me parler, je le sais; vous attendez avec impatience; venez, car il faut que vous retourniez aujourd'hui même chez vous; tout retard de votre part occasionnerait de grands malheurs. Je suis prêt à vous entendre.

Après les avoir entendues, il leur donna de bons et charitables conseils; parla à la jeune fille de son avenir, l'exhortant à persévérer dans le bien. Lorsqu'elles arrivèrent, elles ne trouvèrent rien d'extraordinaire; tout était dans l'état habituel. Mais à peine une heure s'était écoulée que M. B..., sujet à des crises nerveuses, en éprouva subitement une pendant qu'elles lui faisaient le récit de leur voyage, et tomba la tête dans le feu. Elles s'élançèrent rapidement à son secours pour l'arracher du brasier ardent, mais quelque empressées qu'elles fussent, l'infortuné était déjà atteint de graves brûlures, dont il porte encore les traces sur la figure.

Ces faits ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence que M. le curé d'Ars avait été, dans cette occasion, inspiré des bons et bienveillants Esprits qui l'assistaient? aussi la majeure partie de ses confrères l'appelaient-ils par dérision : Viannay le visionnaire.

INSTRUCTION DES ESPRITS

—

PENTECOTE.

L'homme à son libre arbitre comme
il a la connaissance de Dieu.

Oui, l'homme a son libre arbitre comme il a la connaissance de Dieu. Mais, de même qu'il ne sent point assez cette part de liberté qui lui est donnée, mais qu'il cherche ailleurs; de même, il ne se rend pas assez compte de ce que lui impose l'idée de Dieu, dont malgré lui, il cherche la forme en même temps qu'il sent la ridicule insuffisance des images par lesquelles on fait semblant de le lui démontrer.

L'homme sent qu'il est libre, mais il ignore, le plus souvent, le caractère et le but de cette liberté, et la croit anéantie ou offensée, dès qu'une contrariété vient entraver le plus vain de ses projets. Il ne sent pas en lui la douce nécessité de vouloir ce qui peut concourir à son bonheur : Se connaître lui-même, et utiliser son corps à l'élévation de son âme jusqu'à sa suprême source, qui est Dieu même,

C'est que jusqu'à ce jour l'homme a pris la forme pour le fond.

Pour le matérialiste, son moi est le corps; son but est la fortune de laquelle il attend son bien-être matériel et la satisfaction de son amour-propre; sa société se compose de ceux qui lui plaisent, et de ceux qui lui sont utiles, quand elle ne se borne pas à ces derniers; sa famille humaine est restreinte à ceux que le sang lui attache; les intérêts de son pays lui sont étrangers, tant que la compromission de ceux-ci n'entraîne pas la perte des biens qui lui sont propres.

Reprenons l'homme aux premiers voyages qu'il fait dans un monde quelconque : semblable au petit enfant, il veut toucher tout ce qu'il voit, se faire expliquer tout ce qu'il entend, et enfin, trouver une forme à tout ce qu'il croit comprendre. C'est pourquoi, chez certains peuples, on adora les animaux, dont on remarquait les premiers instincts vitaux; les plantes, dont on étudiait les propriétés utiles; puis le soleil qu'on saluait à chaque aurore, comme un bienfaiteur constant, et qu'on saluait encore à chaque crépuscule, sachant qu'en fidèle ami il reviendrait le lendemain nous dominer de ses utiles caresses.

Oh, homme! tu sentais en ton âme le besoin de connaître ce Dieu qui, en répandant sur toi son souffle de vie, t'avait imprégné d'un souvenir intuitif, de ton auteur. Tu désirais retrouver pure cette image vivante de ce que ton âme avait connu; mais crois-tu que ton

âme, à son point de départ, innocente, il est vrai, mais ignorante aussi, à dû avoir une conception vrai, une idée déterminée de celui que tu nommes Dieu ? Pas plus qu'aux premiers jours de ta vie terrestre, tu pourrais expliquer ce qu'est la logique à la conception des idées.

Mais Dieu ne veut pas montrer des images à ses enfants. C'est un père qui veut qu'on le connaisse par la confiance et par l'amour ; c'est le principe de la vie, et il veut que notre âme passe par toutes les phases de cette vie matérielle et spirituelle pour arriver à le mieux comprendre ; il est, enfin, le lien indissoluble entre tous ses enfants et tous les êtres de la création. C'est pourquoi il disperse les contrastes de toute espèce par lesquels se constituera l'harmonie. Que ceux qui aspirent à ce bonheur de l'harmonie étudient les contrastes de pensée, de caractère, de culte, de caste, de famille, de peuple, de race, comme autant d'éléments utiles, que nul ne doit condamner chez chaque individu, mais dont chacun doit réformer le vice en soi : puisque chaque individu représente un peuple par le nombre des penchants qui se combattent en lui et les passions qui y personnifient les abus.

Homme, espère donc que, si à tes premières existences, semblable aux petits enfants, tu as pu te contenter d'un sourire vers le ciel, et que si les premieres joies de ton adolescence ont pu te distraire de ces salutaires impressions, de nouvelles épreuves t'y ramèneront, et l'expérience te les aura rendues utiles.

L'homme à donc cru voir Dieu dans tout ce qu'il admirait instinctivement sans le comprendre. Le soleil, sans doute, n'était pas Dieu, mais n'en était-il pas la plus sublime manifestation ? et peut-on dire qu'aux yeux des ignorants, cette manifestation était essentiellement matérielle.

Plus tard, lorsque par la révélation et l'intervention de Moïse, des lois furent dictées au peuple d'Israël, n'était-il pas naturel que ces hommes élémentaires saluassent les tables de pierre sur lesquelles on les inscrivit, plus encore qu'ils ne méditèrent ces lois qu'ils ne comprenaient qu'imparfaitement.

Au temps du Christ, lorsqu'il vint démontrer à l'homme qu'il possède en lui une loi écrite en caractères ineffaçables, et un juge qui ne lui est point étranger : *sa conscience*, vous étonnerez-vous de ce que n'ayant pas suffisament compris la sagesse de cet enseignement, à cause de leur propre infériorité spirituelle, ses contemporains l'aient fait mourir, qu'ils aient ridiculisé sa doctrine et l'aient anéantie dans leurs cœurs ? Qu'enfin, parmi ses successeurs, les plus hardis aient tiré un parti matériel de sa doctrine pour abuser les ignorants ?

Non, il ne faut pas s'en étonner, mais se dire : Après la mort du Christ, ses apôtres et ses disciples se retirèrent dans leur intimité, et, plus tard, dans les Catacombes, pour conserver, pure de toute souillure matérielle, la base d'un édifice spirituel qui ne devait s'élever, un jour, que sur les ruines des abus.... Qu'attendaient-ils donc, ces enfants bénis de Dieu et honnis de leurs frères, dont ils ne partageaient ni l'orgueil, ni l'ambition ; qu'attendaient-ils depuis dix-huit siècles ?

Ils attendaient l'accomplissement de cette parole du Christ : « Je vous enverrai mon Esprit-Saint consolateur, qui vous apportera la lumière, et vous expliquera et rétablira toute choses. »

Bientôt donc, à l'événement présent des Esprits précurseurs, succédera la personnification d'une nouvelle lumière plus brillante et plus révélatrice que celles qui l'ont précédée. Ce sera ce pain des forts dont Jésus ne put donner à ses apôtres que la figure, car ils n'auraient pas pu le supporter. « J'aurais encore beaucoup de choses à vous enseigner, leur disait-il, mais vous ne pourriez les comprendre ; mais quand le temps sera venu, je vous enverrai l'Esprit de vérité qui vous enseignera toutes choses. » Plus tard, saint Paul disait, en parlant des gens du peuple qu'il s'efforçait d'instruire ; « Je voudrais leur donner des viandes fortifiantes, et des aliments plus confortables, mais il ne pourraient les digérer, je me contente donc de leur donner du petit lait. Mais le temps viendra, où l'homme, rejetant les emblêmes des cultes, utiles à son entendement d'autrefois, mais devenus l'objet des fictions et des divisions de la société, il admirera Dieu dans la nature ; l'homme comprendra alors que nul de ses semblables n'a le droit entre tous, de juger et de pardonner à son frère, des offenses qui ne lui ont point été faites, et il aura recours à sa conscience, et aux inspirations de ses guides invisibles ; il ne brûlera plus un encens inutile devant des images peintes ou sculptés de la main des hommes, afin de trouver grâce devant Dieu ; mais il fera monter devant ce Dieu l'encens de la charité pratique, dont il aura fait le bonheur de ses frères, et par lequel il offrira au maître de l'univers, la juste réparation de ses fautes.

Nul sacrifice matériel, quelque coûteux quelque humiliant qu'il soit, ne saurait racheter nos fautes envers le prochain. Et, au sortir de cette vie, Dieu ne nous juge pas ; il nous donne seulement la faculté de reconnaître nos torts, de comprendre le mal que nous avons fait, le bien que nous avons omis ; il envoie près de nous de bons Esprits, chargés de nous remettre dans la voie de la réhabilitation et par conséquent de la justice, qui seule conduit au bonheur. C'est l'égalité du bien accompli par chacun de nous, qui nous conduit à jouir de la même somme de biens spirituels.

A l'aurore du spiritisme, nous avons espéré et chanté Noël, gloire à la nouvelle *doctrine*, qui est aussi une nouvelle *rédemption* ; bientôt nous saluerons d'une pensée unanime, à la face du monde, le nouvel avènement de l'Esprit saint personnifié en un grand nombre de messagers, et répandant le don de ses lumières sur tous les enfants de la terre. Cet Esprit révélateur, comblera les croyants par les bienfaits de la médiumnité, dont les mille ressources leur faciliteront la route du progrès social, intellectuel, moral et matériel : il donnera enfin aux incrédules, les preuves utiles à leur entendement, jusqu'ici faussé par les préjugés et l'amour d'eux-mêmes, et éclairera leurs jugements en utilisant leur intelligence au bonheur de tous.

C'est ainsi que, juifs, chrétiens de toutes sectes et chrétiens-spirites, pourront ensemble célébrer leur fête de Pentecôte.

VOLNAY.

L'ABBÉ PERRIN

MES FRÈRES,

En venant implanter son drapeau sur la terre, la charité vient cimenter la foi dans tous les cœurs, par son approche sympathique. Suivez-la, enfants, marchez à ses côtés, calmes et paisibles, voyez autour de vous les misères humaines qu'elle vous montre, aidez-lui à s'assimiler les actions de la vie, ne la rudoyez pas lorsqu'elle semble exiger de nouveaux sacrifices. Sachez, mes frères très-chers, que ce ne sont pas des sacrifices qu'elle vous demande mais des trésors d'innéfable bonheur qu'elle vous apporte. Elle vient déposer dans vos cœurs l'étincellé vivifiante de l'amour du prochain, en vous disant que les plus affligés du corps, que les plus pauvres d'esprit, sont ceux de vos frères qui ont le plus de droit à votre affection, à votre amour.

La charité, mes frères, douce fille du ciel, comme un soleil bienfaisant, vivifie vos âmes ; élabore en vous l'idée de la fraternité ; enseigne et prêche au nom du Christ, que les infortunés ont un droit acquis à votre amour, à votre affection, à votre tendresse. Hélas ! que de maux sur la terre que de viscissitude et de larmes, que de dépravations sociales qui ramollissent l'intelligence et rendent l'esprit rétif et réfractaire aux lois de la charité et de l'amour divin !

Combien de vos frères, qui sont sous les verroux, ne voyant pas paraître autour d'eux la lumière de l'intelligence, se laissent glisser insensiblement sur la pente rapide des passions sans s'apercevoir qu'ils manquent aux devoirs de tout homme ! Se sont des malades que l'on ne peut rappeler à la santé qu'en faisant pénétrer dans leur esprit la pensée spirite, qui seule peut leur apprendre que l'homme est créé pour travailler à son amélioration morale et intellectuelle ; à ces pauvres égarés par le vice contagieux qui infecte certaine classe de la société, il faut parler le langage sympathique des Esprits, qui démontrent l'amélioraton graduelle de l'âme par sa vie immortelle et ses incarnations successives. Ne vous étonnez pas de mon langage au sujet des malheureux prisonniers, ils sont mes enfants de prédilection ; je les aime, malgré leur égarement.

J'ai souvent étudié ces natures perverties, et j'y ai trouvé du bon ; j'ai vu qu'il y avait en eux de l'étoffe pour un meilleur avenir. J'en ai vu lutter avec énergie ; j'en ai vu faire de gigantesques efforts pour surmonter leurs mauvais penchants, mais qui, vaincus par l'habitude, et privés d'occupations morales sérieuses, y retombaient toujours. Il eût fallu nourrir leur âme de bonnes et généreuses pensées spirites, afin que la foi vint fondre la glace de leurs cœurs endurcis. Armez leur cœur de quelque vertu sympathique à l'humanité ; faites-y naître ce sentiment de la charité, et vous en ramenerez plusieurs que vous croyez à jamais perdus.

Je suis toujours au milieu de ces infortunés, ainsi qu'au temps où je vivais sur la terre. Alors ma mission était de les consoler, de les exhorter au bien et de les aider à passer les tristes heures de leur captivté. J'avais pitié de leur grande infortune ; je les aimais et les aime encore, je viens parmi vous, mes chers enfants, pour vous dire que vous devéz veiller attentivement sur eux, et travailler au développement de leurs facultés morales par l'étude spirite. Vous leur procurerez ainsi dans leur triste cachot quelque moment de joie et de calme ; la paix entrera dans leur âme, et la charité et l'amour du prochain envahiront leurs cœurs.

N'oubliez-pas, tous tant que vous êtes, pauvres Esprits incarnés, que votre corps est une bien plus étroite prison que celle où gémissent ces infortunés. Le spiritisme, qui doit pénétrer partout, ne saurait oublier ceux qui en ont le plus besoin ; il ne peut être partial, et sa sainte et pure lumière, ira partout, je l'espère, porter le flambeau de la foi qui rapprochera toutes les positions sociales, en inspirant aux pauvres la vertu qui élève l'homme, ainsi que l'humanité aux riches. Riches intelligents ou pauvres infortunés, chacun comprendra alors les devoirs qui leur incombent, ils respecteront et aimeront leurs frères ; afin de suivre le Christ, même sur le calvaire.

Pour moi, jusqu'à ce que ma pensée ait reçu sa sanction, je prierai le Dieu d'amour et de miséricorde, de faire pénétrer la lumière jusque dans les coins les plus obscurs de la société, afin qu'aucun de ses enfants n'en soient privés, et vous, mes frères, veuillez joindre vos prière aux miennes, et Dieu bénira votre bonté en accordant à votre amour fraternel le complément de nos désirs.

Célui qui fut l'abbé PERRIN.

(Communication obtenue par l'écriture dans un groupe spirite de Lyon (Brotteaux).)

AUTO-DA-FÉ DES LIVRES SPIRITES A BARCELONE

LE 9 OCTOBRE 1861

Comme nous avons cité dans les deux derniers numéros l'auto-da-fé de Barcelone, nous croyons devoir en

donner les détails à ceux de nos lecteurs auxquels il est resté ignoré.

Nous copions textuellement, dans la *Revue spiritualiste* de M. Piérart, tome IV, 10me livraison, page 357, l'article suivant :

« Un fait considérable vient d'arriver à Barcelone le 9 octobre dernier, et qui a été communiqué par nous à des journalistes de Paris, qui l'ont porté à la connaissance de l'opinion.

Nous avons un abonné dans cette ville, M. Maurice Lachâtre. Curieux de s'initier aux consolantes et salutaires questions qu'a soulevées le spiritisme moderne, il avait fait venir de Paris, par l'intermédiaire d'un libraire de Barcelone, près de trois cents volumes ou brochures, au nombre desquels figuraient la collection complète de notre *Revue*, l'ouvrage transcendant de M. le baron de Guldenstubbé, sur la pneumatologie et l'écriture des Esprits, la *Vie de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à Ermence Dufaux, une musique d'outre-tombe, attribuée à l'Esprit de Mozard, le *Livre des Esprits*, *Lettre d'un Catholique sur le spiritisme*, etc.

Ces ouvrages, au lieu d'être remis à leur destinataire, qui les avait payés de ses deniers, furent saisis à la douane, par ordre de Mgr l'évêque de Barcelone, qui, après examen, décida, nous ignorons de quelle autorité, qu'il en serait fait un auto-da-fé solennel dans la capitale de la Catalogne, sur l'esplanade de la ville, au lieu où l'on exécute les criminels condamnés à mort par le garrot.

Ont assisté à l'auto-da-fé : un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, portant la croix d'une main et une torche de l'autre; un notaire et son clerc, chargés de rédiger le procès-verbal de l'auto-da-fé ; un employé de la douane et trois mozos, chargés d'entretenir le feu du bûcher; un agent de la douane, représentant le propriétaire des ouvrages condamnés par l'évêque.

Une foule innombrable encombrait les promenades et couvrait l'immense esplanade où se dressait le bûcher.

Quand le feu eut consumé les trois cents volumes ou brochures spiritualistes, le prêtre et ses aides se sont retirés, couverts par les huées et les malédictions des nombreux assistants, qui criaient : « A bas l'inquisition ! »

A la relation de ces faits était joint, dans la lettre que nous adressa M. Maurice Lachâtre, le jour même, un petit paquet des cendres du bûcher.

De pareils exploits n'ont pas besoin de commentaires; il suffit de les exposer pour qu'ils soient jugés.

Communication donnée à ce sujet par un esprit frappeur :

LA BROCHURE ET SON ÉDITEUR

En prison dans sa devanture,
Une triste et mince brochure
S'écriait : Monsieur l'éditeur
Cachez-moi, j'ai peur, j'ai grand peur.
Pourquoi trembler, ma fille? Hélas! répondit-elle,
Je professe l'âme immortelle,
Dans un style simple, dit-on,
Je proclame un Dieu juste et bon.
Je soutiens que les morts descendent sur la terre,
Laissant toute science aux formats de grand prix,
Humblement je crois aux esprits.
J'exalte la vertu. J'ai dit le prêtre austère
Et sa robe de chasteté;
Je voudrais dire aussi la sœur de charité
Transportant dans les camps ses plus rares mérites;
Mais j'ai dû flageller ces superbes lévites
Habiles à fonder leur royaume ici-bas,
Et voilà pourquoi je frissonne.....
Ah! monsieur, ne me vendez pas,
On brûle encore à Barcelone!

Autre communication obtenue sur l'auto-da-fé

« Il fallait quelque chose qui frappât d'un coup violent certains esprits incarnés pour qu'ils se décidassent à s'occuper de cette grande doctrine qui doit régénérer le monde. Rien n'est inutilement fait sur votre terre pour cela, et nous qui avons inspiré l'auto-da-fé de Barcelone, nous savions bien qu'en agissant ainsi nous ferions faire un pas immense en avant.

Ce fait brutal, inouï dans les temps actuels, a été consommé à l'effet d'attirer l'attention des journalistes qui restaient indifférents devant l'agitation profonde qui remuait les villes et les centres spirites; ils laissaient dire et ils laissaient faire, mais ils s'obstinaient à faire la sourde oreille et répondaient par le mutisme au désir de propagande des adeptes du spiritisme. Bon gré, mal gré, il faut qu'ils en parlent aujourd'hui ; les uns en constatant l'historique du fait de Barcelone, les autres en le démentant, ont donné lieu à une polémique qui fera le tour du monde et dont le spiritisme seul profitera. Voilà pourquoi, aujourd'hui, l'arrière-garde de l'inquisition a fait son dernier auto-da-fé, parce que nous l'avons ainsi voulu. »

Celui que vous appelez SAINT DOMINIQUE.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

LES PENSÉES DU ZOUAVE JACOB, *précédées de sa prière et de la manière de guérir ceux qui souffrent.*

Les citations sont la meilleure manière de faire connaître l'esprit d'un livre, nous empruntons d'abord, à l'avis et à la préface de l'éditeur, les passages suivants de celui que vient de publier M. Jacob. Les faits auxquels il doit sa notoriété sont trop connus pour qu'il soit utile de les rappeler au souvenir de nos lecteurs qui ont encore présent à la mémoire les guérisons surprenantes du camp de Châlons en 1866 et les miracles de la rue de la Roquette en 1867 (1).

Henri Jacob, musicien au régiment des zouaves de la garde, est né le 6 mars 1828 à Saint-Martin-des-Champs (Saône-et-Loire. Toutes ses études consistent en une année de classe à l'école communale ; il n'a donc reçu d'autre éducation que celle que son père lui a donnée ; elle ne dépasse pas celle de la simple lecture et écriture, et cependant c'est lui qui, sans le secours de personne, a rédigé cet écrit que nous livrons à la publicité :

« Jacob n'est pas écrivain de profession : c'est un homme aux aspirations religieuses qui ne s'est décidé à livrer ce volume à la publicité que sur des sollicitations très-pressantes. Pour lui, cet ouvrage est sa profession de foi au Dieu créateur, une prière, une hymne, pour ainsi dire, qu'il adresse au Tout-Puissant. Il est écrit dans un bon esprit, sans passions, et il n'y fait allusion à aucun culte, ni à aucun esprit de partis politiques.

« Jacob est un être doué de quelque imagination, rien de plus. Le lecteur se tromperait fort s'il voyait dans ses sentiments autre chose que Dieu et l'humanité; toute son ambition est d'apporter quelque soulagement à cette dernière.

« Dans ces pages, nous voyons une sorte d'héroïsme et de grandeur se refléter dans les actes de philantrhopie si merveilleusement accomplis par Jacob, ferme croyant, qui sait qu'il peut beaucoup, parce que Dieu vient à son aide dans ses travaux si difficiles, et que Dieu seul les mène à bon terme.

M. Jacob, d'abord, conte en termes simples et sans emphase, un rève ou vision qui contribua à l'élévation de ses pensées vers Dieu et à fixer ses idées sur l'avenir.

Vient ensuite une profession de foi en forme d'épître intitulée « A mes frères en spiritisme, dont nous extrayons les pasages suivants :

« Vous me demandez comment je suis parvenu à guérir ? Ce que je puis dire : c'est que j'ai la conviction que cette faculté m'est donnée pour soulager mes semblables et les amener à se perfectionner et pratiquer la vertu par la fraternité, la charité et l'amour de Dieu, et enfin à s'instruire dans la science de la doctrine spirite. »

« Avant mon initiation à la science spirite, je vivais dans les ténèbres ; mon cœur n'avait jamais senti les douceurs de la paix ! Mon âme n'avait jamais connu la joie ; je vivais attaché à la terre avec les tourments qu'elle suscite aux hommes matériels, sans songer qu'il y a des mondes meilleurs, que Dieu, notre père à tous, a créés pour faire jouir d'un bonheur ineffable, ceux qui pratiquent le bien ici-bas.

« Par mon initiation à la doctrine spirite, j'ai acquis la conviction que Dieu, dans sa miséricorde, nous envoie de bons Esprits pour nous conseiller et nous encourager dans la pratique du bien, et nous a donné le pouvoir de communiquer avec eux et avec ceux qui ont quitté cette terre et qui sont chers à nos cœurs. Cette conviction a éclairé mon âme! J'ai eu la lumière peu à peu, je me suis fortifié dans ma conviction, et par ce moyen, je suis parvenu à la faculté de médium écrivain.

« Mes entretiens avec les Esprits, et leur bons conseils m'ont rempli d'une foi vive, en me confirmant les vérités de la science spirite, qui ont fortifié ma foi; et par la foi, la faculté de guérir m'a été donnée.

« Ainsi donc, mes chers amis, qu'une foi vive soit toujours en vous par la pratique des maximes spirites, qui sont l'amour de Dieu, la fraternité et la charité. Aimons-nous les uns et les autres, et tous nous posséderons la faculté de nous soulager mutuellement, et beaucoup pourront parvenir à guérir j'en ai la conviction.

« Soyons donc charitables et généreux, et nous seront toujours assistés par les bons Esprits. Vous tous qui êtes initiés à la doctrine spirite, enseignez-la à ceux qui sont encore dans les ténèbres de la matière; ouvrez leurs âmes à la lumière et ils jouiront, par anticipation, du bonheur qui attend dans les mondes supérieurs ceux qui pratiquent le bien parmi nous.

« Soyez fermes dans vos bonnes résolutions, vivez toujours dans une grande pureté d'âme, et Dieu vous donnera le pouvoir de guerir vos semblables. Voici ma prière:

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Dans son acception primitive, et par son étymologie, le mot miracle signifie *chose extraordinaire, chose admirable* à voir, mais ce mot, comme tant d'autres, s'est écarté du sens originaire, et aujourd'hui il se dit (selon l'Académie) *d'un acte de la puissance divine, contraire aux lois communes de la nature.* Tel est, en effet, son acception usuelle, et ce n'est plus que par comparaison et par métaphore qu'on l'applique aux choses vulgaires qui nous surprennent et dont la cause est inconnue; mais qu'aujourd'hui on démontre comme faits naturels à l'aide de la révélation et de la science.

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.